



ABONNEMENTS. Paris et départements : Un an, 30 fr. — Six mois, 15 fr. — Trois mois, 7 fr. 50. — Le numéro, 60 cent. — Pour l'Europe, 3 fr. en sus chaque année.
Administration, Abonnement et Rédaction chez MM. Firmin-Didot et Cie, rue Jacob, 56, à Paris. — Directeur-Gérant : A. DIDOT.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

maire. — Chasses à la bécasse, par M. G. DE MAGNITOT. — Une pêche sur le Kenig-see, par M. RIOU. — Une campagne à d'un navire de guerre, par M. LÉON REYMOND. — Un duel s l'Afrique Australe, par M. DÉCINTHEL. — L'albinisme, par A. B. — Une kermesse de blaireaux, par ROLAND DE TOMENLOW.

— Chronique sportive. Informations hippiques, par M. HONORÉ PINEL. — Offres et demandes. — Échos de la *Chasse Illustrée*. — Les chasses à tir et à courre de la vénerie impériale, par M. A. DE LA RUE.

CHASSES A LA BÉCASSE.

Suite.

Son noir pelage se confondait si bien avec les teintes sombres des cépées basses feuillues, l'ombre des ra-



UNE PÊCHE SUR LE KENIG-SEE

UN DUEL DANS L'AFRIQUE AUSTRALE.

(Suite.)

On était inquiet de nous au camp. De temps en temps, une forte détonation se faisait entendre : c'était un signal.

— Ce brave Ludwig s'impatiente, dis-je à Harris.

— Oui, oui, aussi nous allons lui annoncer notre arrivée.

Et Harris déchargea en même temps les deux coups de sa carabine.

Quelques minutes après, nous échangeons de vigoureux *shake hands* avec Ludwig.

Ludwig était un vieux chasseur danois, ancien habitant du Sleswig ; à force de suivre des explorateurs africains, il avait acquis une grande expérience des choses de ce pays. Harris Simpson avait fini par se l'attacher et il n'avait pas eu tort, car Ludwig était à la fois bon chasseur, bon médecin, vétérinaire au besoin, et surtout il savait mener les noirs.

— Comme vous voilà arrangé, monsieur Georges, me dit-il, quand nous eûmes pénétré dans la tente.

— Ne m'en parlez pas, mon vieux Ludwig, j'ai toujours la chance de tomber dans les massifs d'*attends un peu* ou d'être chargé par quelque bête sauvage.

Et nous racontâmes à Ludwig notre aventure avec le rhinocéros.

— Moi aussi, dit-il, j'ai assisté à un de ces combats terribles, mais ce n'était pas à un léopard que le rhinocéros avait affaire, mais bien à un éléphant.

— Un éléphant ? vous croyez, Ludwig, que ces animaux livrent des combats aux rhinocéros ; l'éléphant est doux, pourtant, et ne devient méchant que quand on l'a blessé. Tous ces combats racontés par les voyageurs ont été révoqués en doute bien des fois par les naturalistes.

— Par les naturalistes de cabinet ! interrompit Ludwig, en s'animant, comme il arrivait chaque fois que les « naturalistes de cabinet » se trouvaient en désaccord avec lui. Ces messieurs ont bien vite fait de démentir, installés devant leur feu, ce que les autres ont été voir, souvent au péril de leur vie. Est-ce qu'ils n'ont pas raconté aussi que le léopard n'attaquait jamais des animaux de la force du rhinocéros, et pourtant qu'avez-vous constaté aujourd'hui ?

— Certes, continua-t-il, les éléphants font rarement preuve de méchanceté, tant que rien ne les trouble, ceci est le cas général : il y a des exceptions. Vous savez que ces animaux se réunissent par familles, et forment souvent d'assez nombreuses troupes. Un éléphant qui, pour une cause quelconque, a perdu la troupe dont il faisait partie, n'est reçu dans aucune autre, si ce n'est à coups de défense. Or celui-là devient un peu parmi les éléphants ce que les solitaires sont parmi les sangliers, il devient réellement méchant.

En 1855, j'accompagnais M. W... dans le Haut-Nil. Dans la soirée, nous avons relevé des traces d'éléphants. On pourrait dire, vous savez, que ces animaux sont les agents des Ponts et Chaussées dans les forêts vierges de l'Afrique. Ils renversent tout ce qui gêne leur passage, dépouillent les branches de leurs feuilles, les arrachent des arbres et les jettent de côté : en un mot, l'éléphant dérange les obstacles plutôt que de se déranger pour eux. Mais, dans les traces que nous suivions, M. W... et moi, il y avait quelque chose de peu ordinaire. Ce n'était plus ni un sentier régulier, ni même une place où les éléphants se seraient reposés. Il y avait, si je puis m'exprimer ainsi, un enchevêtrement d'empreintes de diverses grandeurs ; les basses branches n'avaient pas été arrachées, ni dépouillées de leurs feuilles, mais elles pendaient aux arbres à demi rompues.

A force de chercher, nous découvrîmes de fortes empreintes qui s'éloignaient dans une direction opposée à toutes les autres. Évidemment, il y avait eu là un vieux solitaire qui avait voulu s'introduire dans une bande, il y avait eu lutte acharnée et l'intrus avait été définitivement chassé. Je vous ai dit que les solitaires étaient plus méchants que les autres et attaquaient souvent sans motif ; il eût donc été prudent de

chercher à rejoindre la troupe, mais M. W... était téméraire, le danger l'excitait, et puis il était évident que le solitaire était de belle taille à en juger par ses empreintes.

En faisant un long détour pour prendre le dessous du vent, nous arrivâmes au bord d'une de ces grandes mares qu'on rencontre de place en place dans ces forêts touffues. Il était certain que les éléphants venaient au coucher du soleil se baigner dans cette mare. Après avoir choisi une bonne cachette, nous attendîmes, nous laissant stoïquement dévorer par les moustiques : le soleil baissait rapidement ; dans une heure, la nuit allait succéder au jour, sans transition. Au bout d'un certain temps, un rhinocéros, un jeune, sortit de la forêt et s'avança avec précaution vers l'eau ; quand il se fut assuré que rien ne le menaçait, il entra dans la mare et se baigna tranquillement : il en eut pour un bon quart d'heure. Pendant ce temps, nous avions une forte tentation de lui faire faire connaissance avec nos carabines, mais l'espoir d'une plus belle proie nous arrêta.

L'animal se retirait tranquillement vers le fourré ; il en était encore éloigné d'une dizaine de mètres, quand le cri de colère d'un éléphant se fit entendre. Habitué à vivre presque côte à côte avec ces animaux, notre rhinocéros n'eut pas l'air de prendre garde à ce cri ; mal lui en prit, car, s'élançant du fourré, le solitaire se précipita sur lui, les oreilles dressées, ses petits yeux brillants de fureur, la trompe relevée, et il lui porta un terrible coup de défenses.

On dit, à tort, il est vrai, que le cuir du rhinocéros est à l'épreuve de la balle : il ne résiste pas au rude choc d'une défense. L'issue de cette lutte gigantesque n'était pas douteuse ; au premier coup, plusieurs succédèrent. Le malheureux rhinocéros hurlait à faire trembler la forêt tout entière ; il cherchait à percer l'éléphant avec sa corne, trop faible ; celui-ci l'évitait, et ne devenait que plus furieux. Enfin le rhinocéros, vaincu, s'affaissa comme une masse.

Alors, sans s'acharner plus longtemps sur sa victime, qui, sans doute, lui avait servi à assouvir la colère que lui avait causée la lutte avec la troupe d'éléphants, le terrible solitaire vint tranquillement à l'eau, après s'être préalablement arrosé de poussière, puis il commença ses ablutions. M. W... me pressa légèrement le bras, doucement nous allongâmes nos carabines à travers les branches, et profitant d'un moment où l'animal détournait la tête pour s'asperger avec sa trompe, nous lui envoyâmes nos balles, juste derrière l'oreille : il tomba sans pousser un cri, écla-boussant tout autour de lui dans sa chute. Ce fut une des plus belles paires de défenses que nous recueillîmes dans ce voyage, mais le plaisir que cela pouvait nous causer n'était rien auprès de celui que nous avait procuré le rare spectacle que nous avions eu sous les yeux.

— Allez, monsieur Georges, conclut Ludwig, si nous n'avons pas toujours nos aises, c'est-à-dire « bon souper, bon gîte et le reste », comme vos faiseurs de livres, nous avons quelquefois de belles compensations. En fait de livres, vive celui de la nature !

DECINTHEL.

L'ALBINISME.

L'albinisme ou le blanchissement du plumage ou du pelage, chez les êtres vivants, présente diverses variétés. Évidemment, il provient d'une modification des liquides colorant cheveux, poils ou plumes ; mais dans quelles conditions, sous quelles influences physiologiques ? — Nous sommes loin de le savoir ! — L'albinisme absolu qui se traduit par un signe caractéristique, l'œil à prunelle rose et à pupille bleue, est le fait, sans aucun doute, de mauvaises conditions hygiéniques agissant de longue date sur l'espèce. Il a son spécimen, dans les races humaines, chez les albinos du Nord : souvent il se manifeste chez nos animaux domestiques, notamment chez le lapin qui a vécu, de générations en générations, dans des réduits obscurs et humides, soumis à une alimentation défectueuse, et il est sage de proscrire de l'élevage, soit comme ac-

tion, soit comme reproduction, ces sujets entachés de lymphatisme, à chair filandreuse et fade, à tempérament flasque et mou. Il n'est pas extraordinairement rare chez les animaux sauvages, tous nous connaissons les souris blanches, et même chez ceux dont la vie est la moins sédentaire ; tel une corneille que j'ai vue exposée ces années dernières chez un marchand d'oiseaux des quais, blanche de l'extrémité des ongles à celle du bec, à l'œil du plus beau rose et du bleu plus tendre : tels le merle blanc ou le fameux *chast* d'Alexandre Dumas qui n'est point un mythe, d'autres.

Hors de ce signe indubitable, nous avons l'albinisme semi-annuel ou hivernal de certaines espèces de mammifères et de volatiles : les lièvres blancs, les perdrix blanches des hautes latitudes, etc., etc., dont un type dans les régions tempérées, est l'hermine, rousse d'été, blanche en hiver ; mais avec cette anomalie bizarre d'une mèche noire, persistante, à l'extrémité de la queue. Le but, nous le voyons clairement pour celui-ci est de s'assimiler le mieux possible au milieu, neige ; à double emploi la sécurité et l'astuce. Mais cause ou la raison de ce changement de couleur temporaire nous échappe totalement. Il faut attendre de futures études plus approfondies sur la coloration propre des choses de la nature.

Nous avons ensuite l'albinisme accidentel, soit total soit partiel, une autre anomalie de la nature que nous en avons pas encore dit le secret et qui affecte toutes les espèces : la *Chasse illustrée* nous a souvent donné la *pourtraicture* de sangliers blancs, il en existe un en ce moment au Jardin d'acclimatation ; de lièvres blancs et d'autres, qu'il ne faut pas confondre avec l'albinisme sénile arrivant avec l'âge et qui n'est que tout à fait l'apanage de notre espèce ; c'est ainsi qu'il n'y a pas de chevaux blancs d'origine, qu'ils naissent dorés et passent au blanc à un âge plus ou moins avancé. Comme albinisme partiel, nous avons tous connus, parmi nos congénères bipèdes et optères, des individus marqués de blanc aux cheveux ou à la barbe ; nous avons tous rencontré, dans nos pérégrinations, des pierrots, des alouettes, des perdrix, etc., etc., plus ou moins tachetés de blanc d'une façon anormale. C'est cette catégorie qu'appartient certainement le *tétra à queue fourchée* de notre dessin : les taches blanches qu'il porte au camail, aux ailes, sont totalement inaccoutumées dans sa toilette officielle d'un beau miroitant au soleil. Je ne parle pas des sous-pennés la queue qu'il nous montre dans son mouvement d'effarouchement ou de colère ; celles-ci lui sont habituelles, et même elles dépassent légèrement les supérieures comme la *traîne* d'une élégante, signe distinctif qui me l'a fait reconnaître récemment de loin, sur versant oriental du Jura. Je gravissais le chemin pierreux, malaisé, d'une côte boisée, lorsque m'apparut sortant des broussailles, un gros et bel oiseau, port élanqué, de noir plumage. — Qu'est ceci ? me dis-je. — Je crus d'abord voir un tétra à queue fourchée, mais, à distance, je ne voyais pas ses cornes charnues, et j'étais dans le doute lorsque j'aperçus la *traîne* en question. Je n'en fus pas moins ébahi ; cet oiseau est inconnu dans la région, et un vieil oiseau, que je consultai après coup, me dit qu'il n'avait vu dans ces parages. D'où venait celui-ci ? S'était-il échappé d'une volière ou venait-il avec quelque autre, peut-être, fonder une colonie dans ce lieu ? Je serais à souhaiter que cette dernière hypothèse fût vraie ; car on ne saurait trop faire des vœux pour l'expansion de ce beau et bon gibier dont nous sommes privés en France, si ce n'est dans quelques recoins de l'Ardenne, je crois.

Mais voici mieux, pour en terminer avec ce sujet. Tous nous avons connaissance des blanchissements partiels chez nos pareils, sous le coup d'une forte commotion morale, et l'histoire, dans ses grands drames, nous en relate quelques exemples. Or notre rédacteur en chef, dans sa paisible retraite d'Asnières dont le journal est une réduction de celui de la Société d'acclimatation où il étudie sur le vif les charmants dessins qu'il nous donne, avait, pas plus tard que cet été, un couple de perdrix. Un beau jour la femelle se couvrit de plaques blanches, particulièrement aux ailes. Pendant le temps s'écoula et l'oubli vint sans doute au cœur de la perdrix, car, à l'heure présente, les plumes ont peu près toutes repris leur couleur naturelle, sans qu'il



UN DRAME DANS L'AFRIQUE AUSTRALE.